

Le vivant en mots, le vivant en actes

**Un recueil de textes à lire et partager
pour éveiller, sensibiliser et mobiliser autour de la nature.**

Issus des livres « L'Alsace Nature » et « Alsace Nature à livre ouvert »



Sommaire

Introduction.....	3
Yeux.....	4
Nuit d'orage	6
Nouvelles du Quatenaire.....	8
Libellules.....	12
La terre	14
Brumes rauques	16
Kugelhopf.....	18
Mare.....	20
Utopies ?	22
Je ne connais pas le nom des arbres (extrait).....	24
Matins blêmes	26
Le Génie végétal.....	28
Digues	32
Hérisson.....	34
Conclusion.....	36

Introduction

À l'heure où la préservation du vivant est une nécessité vitale et collective, il nous semble essentiel de rappeler que les mots, eux aussi, peuvent ouvrir des chemins. C'est l'ambition de ce petit recueil : offrir aux associations, aux bénévoles et à toutes celles et ceux qui animent des soirées publiques – cinéma-débats, conférences, lectures, rencontres – quelques textes capables de toucher autrement, de faire respirer une idée avant qu'elle ne devienne engagement.

Issus des ouvrages «*L'Alsace Nature*» et «*Alsace Nature – À livre ouvert*», ces textes portent chacun une manière singulière d'habiter le monde. Poétiques ou méditatifs, parfois plus militants, ils rappellent que protéger la nature, c'est d'abord la connaître, la regarder, la sentir, et accepter d'être bouleversé par elle. La démarche de lecture portée par les associations «*À livre ouvert / wie ein offenes Buch*» et «*Alsace Nature*» s'inscrit dans cette même conviction : lire à voix haute, c'est partager un moment de présence, c'est offrir une parole vivante qui circule entre les personnes, qui crée du lien et qui, sans forcer, fait germer des prises de conscience.

Nous espérons que ces mots pourront accompagner vos événements comme des portes d'entrée ou des souffles de conclusion ; qu'ils sauront mettre les publics en mouvement, non par injonction, mais par émotion. Car la poésie, la littérature et la culture ne sont pas des ornements : elles font partie des outils dont nous disposons pour défendre le vivant. Elles rappellent que la protection de la nature est aussi une affaire de sensibilité, de beauté, de regard.

Puissent ces textes vous aider à faire vibrer ce lien, à toucher les esprits et à nourrir les engagements.



Illustration - [Caroline Koehly](#)

Yeux

Les yeux du hérisson semblent de petits fruits brillants.

Ceux de la chouette effraie apparaissent tout noirs dans un visage tout blanc.

L'escargot porte ses yeux au bout de longues hampes rétractiles et visqueuses.

Les poissons, n'ayant pas de paupières, ne ferment jamais les yeux sous l'eau.

Rien n'échappe à la vue acérée de la buse et de l'épervier.

Le lynx, la martre, le renard, le blaireau y voient très bien la nuit dans laquelle nous ne les voyons pas.

La grenouille qui agite l'eau nous avait vus de trop près.

Quand nous remarquons la couleuvre et le lézard, c'est qu'ils nous avaient déjà longuement observés.

L'araignée au milieu de sa toile a autant d'yeux que de pattes.

Je me multiplie peut-être en une pluie d'hommes tous identiques dans les globes à facettes des libellules et des syrphes.

Cachés sous le feuillage de leurs dortoirs d'hiver, les hiboux moyen-duc, l'un après l'autre, tournent vers le passant leurs prunelles étonnées.

L'hirondelle au-dessus de la porte passe la tête dans l'ouverture de sa coquille de glaise.

Les haies sont des tapisseries à la trame émaillée d'yeux.

La biodiversité oculaire tourne ses regards vers nous.

Et nous nous éteignons dans ceux que nous avons fait disparaître.

Gérard Freitag

Extrait du livre « L'Alsace Nature » page 141

Nuit d'orage

Les nuées dévorent le bleu des profondeurs, se déploient dans le ciel tel un immense origami.

Leurs franges opalines abritent des éclairs fils d'argent.

Éther et vent s'unissent pour créer cette vibration hypnotique que rythme l'impétuosité de l'orage. Les Invisibles sont à l'œuvre !

Brumes et rais de lune jouent des formes du monde de la matière, les déclinent en silhouettes tremblotantes moins rassurantes que l'obscurité.

Les Insaisissables se concertent !

La forêt chante, s'exprime, nous livre sa parole.

Altière, elle crée.

Éliane Karakaya

Extrait du livre « Alsace Nature à livre ouvert » page 54



illustration : **Fanny Delqué**

Nouvelles du Quaternaire

Les millions d'années au bout desquelles nous nous trouvons ont été nommées « ères » par commodité. Nous nous en souvenons plus ou moins : l'ère primaire et ses dépôts carbonifères... l'ère secondaire et ses dinosaures... l'ère tertiaire et l'expansion des mammifères... l'ère quaternaire avec ses glaciations, l'apparition du phénomène humain... En tout cas, et en toute bonne logique, nous devrions nous trouver quelque part engagés dans l'ère quaternaire. Mais y sommes- nous vraiment ? Plutôt que de conserver, de cultiver le lien nous reliant à elle, au lieu de nous inscrire dans des continuités longues et d'épouser leurs dynamiques porteuses, nous nous appliquons, un peu partout, à nous en émanciper ou à les contredire dans une anthropocène fortement centripète.

C'est pourquoi, en donnant des nouvelles du Quaternaire – si tant est que nous voulons bien lui appartenir encore – on pourrait ne donner que de mauvaises nouvelles, puisqu'elles sont conflictuelles et montrent qu'à force d'ignorer ou de défier nos vraies conditions d'existence, on rencontre en face un pouvoir régulateur dans lequel des forces incommensurablement plus fortes que les nôtres cherchent à rétablir leurs équilibres troublés.

Mais le défi de ce livre n'était pas de redire, on l'aura compris, que notre façon d'habiter la nature n'est pas la bonne. En se mettant en quête de la nature qui persiste à habiter en nous de façon salutaire, de redécouvrir la part sensible et inventive qu'elle continue de réclamer de nous, il s'agissait en somme d'inverser le propos.

Voici donc quelques nouvelles malgré tout stimulantes venues du Quaternaire. Elles pourraient bien trouver en nous des cordes sympathiques*.

** Cordes sympathiques. Sur un instrument à cordes, ce sont des cordes qui entrent en vibration sans qu'on agisse sur elles, par simple résonance avec des notes jouées de même hauteur, par sympathie. Tout un programme ! Et presque un titre !*

Les Martinets alpins

C'est l'été. Les essaims de martinets fous crient dans les rues leur joie stridente. Ils frôlent les corniches au passage des toits.

Mais ceux qu'on voit sillonner l'air autour des bâtiments désaffectés d'une vieille usine sont beaucoup plus grands et bien plus pâles. Ce sont les Martinets alpins.

Ils sont apparus dans la ville voilà quelques années. Comment ceux que l'on avait crus pour toujours inféodés à la beauté sauvage des parois rocheuses ont-ils pu trouver leur bonheur dans cette friche industrielle ?

C'est la première réaction.

Mais une autre la suit et qui dit presque l'inverse : cette friche industrielle n'aurait-elle pas aussi sa beauté sauvage, puisque ainsi nous le disent les Martinets alpins ?

La manière de percevoir et de vivre du martinet est sans doute plus élémentaire que la nôtre. Que lui faut-il ? De grands pans de ciel et de lumière à sillonner, des escarpements pour s'élaner vers eux, une nourriture d'insectes, des anfractuosités pour y loger et y couvrir. Et tout cela il l'obtient pareillement dans les hauteurs d'un bâtiment d'usine et dans celles d'une falaise alpestre. Que son refuge soit du rocher ou du béton, il faut croire qu'il ne s'en préoccupe pas tant. En pleine ville, il continue de vivre en pleine ère quaternaire.

Et il en va de même pour bien d'autres espèces. La ville n'est pas un désert stérile. Les clochers accueillent les colonies de choucas, pourvu qu'on leur en laisse l'accès et que les effaroucheurs sonores ne les en éloignent pas. Ils y cohabitent avec les chauves-souris : les pipistrelles, les Grands murins. Les pigeons de ville, il est vrai parfois bien abâtardis et enlaidis par le manque de sélection naturelle, appartiennent néanmoins à l'espèce sauvage des Pigeons bisets, habitants des grottes et des crevasses rocheuses.

La liste serait longue. Pour les plantes aussi, entre celles qui poussent au pied des murs, celles qui s'installent dans les fissures de l'asphalte, dans les entre-tombes des cimetières. Cette poussée vivante, pas toujours compatible avec les logiques urbaines, n'en existe pas moins. Elle vient nous interroger de toutes sortes de manières : sur le devoir que nous aurions d'accueillir la nature dans nos cités quand nous lui prenons tant de place par ailleurs... sur la constatation que le lien avec la naturalité ne demanderait qu'à être retissé... Mais survient surtout cette autre, troublante, constatation qu'en laissant dans nos villes des passages ouverts à la nature nous les rendons aussitôt plus humaines.

Et d'ici là à croire qu'une part essentielle de notre humanité se trouve dans la nature...

Donner des nouvelles du Quaternaire c'est donc, en quelque sorte, affirmer l'actualité de ce qui remonte de très loin vers nous depuis le fond des millénaires. On peut l'admettre et l'accepter. On peut le refuser. Je vois en somme deux attitudes possibles : tourner le dos à un très vieux passé en le trouvant peu motivant, encombrant et frustrant pour un futur envisagé par l'homme et à la seule mesure de l'homme ; en assumer la continuité en y voyant notre meilleur garant de liberté et de survie.

De liberté aussi, oui, puisqu'au-delà de nos vues égocentriques et restrictives, nous resterions ouverts à de vastes champs de virtualités toujours en accomplissement... et qui ne sont encore possession de personne.

Voilà comment le Quaternaire me parle en tout cas.

Gérard Freitag

Extrait du livre « Alsace Nature à livre ouvert » page 91 et 94



Illustration - [Caroline Koehly](#)

Libellules

Les faisceaux lumineux de jolies libellules intensément rouges ou intensément bleues se croisent au ras de l'eau : les Demoiselles, les Agrions. Mais, loin au-dessus de leur pailletage furtif, passe le vol plus dégagé, presque irascible d'un long fuseau ailé. Son vol est extraordinaire. Grands orbes de patrouille, arrêts, écarts subits. C'est l'Anax empereur. Il surveille son territoire. De toutes les libellules il est la plus grande et il le sait peut-être.

Il vire vers les perspectives miroitantes de l'étang où il disparaît pour de bon. Mais il revient tout aussi vite et se met en suspens. On distingue un instant, vert et bleu, son corps fortement charpenté, sa tête volumineuse et, lorsqu'il pivote sur lui-même, le travail de ses ailes transparentes et puissantes. On finit par voir les paysages chavirer avec lui, s'éloigner ou se rapprocher vertigineusement dans le miroir de ses grands yeux multiplicateurs.

Sa larve habite sous le secret des eaux où elle accomplit, nous dit-on, douze mues. Elle passe pour hideuse. Surprenante, elle l'est à coup sûr : une sorte de mante religieuse aquatique et grisâtre. Son menton est une longue pince articulée qu'elle projette jusqu'à sa proie. À la fin de ses transformations elle se hisse sur une tige de phragmite ou de jonc. S'ouvre l'étui cuirassé de son dos. On hésite un moment : anamorphose ou métamorphose ? Mais l'insecte libre et ailé se déploie dans une très longue courbure arrière.

On se sent hors du temps, dans un repli de la vie primitive aquatique.

Les Listes rouges des espèces menacées en Alsace indiquent que 3 espèces de libellules ont disparu sur notre territoire régional, que 9 sont en danger, que 8 sont vulnérables, 4 en déclin. Ce constat rend compte de la dégradation inquiétante des milieux aquatiques et des zones humides.

Gérard Freitag

Extrait du livre « L'Alsace Nature » page 73

La terre

Mes mains plongent dans la terre. Elles s'encroûtent d'une couleur de chocolat. Elles malaxent un élément souple, humide, vivant. Mes narines s'emplissent de son odeur d'humus et de champignon. Miam ! Tous les sens en éveil, il me semble percevoir les minuscules reptations des lombrics, des petits vers qui, horizontalement, verticalement, y creusent d'infinis labyrinthes... Aération, enrichissement, métamorphose, alchimique transmutation ! Ils soignent une parcelle de cette Terre-Mère si malmenée...

Ici, pas de bêche, de pioche, de pelle... Ce sont mes mains, mes pieds cloués de boue qui engagent un doux corps-à-corps avec la matière... Le miracle se produira bientôt : de jeunes plantules encore fragiles germeront puis grandiront, croîtront, s'épanouiront...

Chaleur de la terre vivante...

Chaleur dans mon cœur...

Marie-Christine Streicher

Extrait du livre « Alsace Nature à livre ouvert » page 64

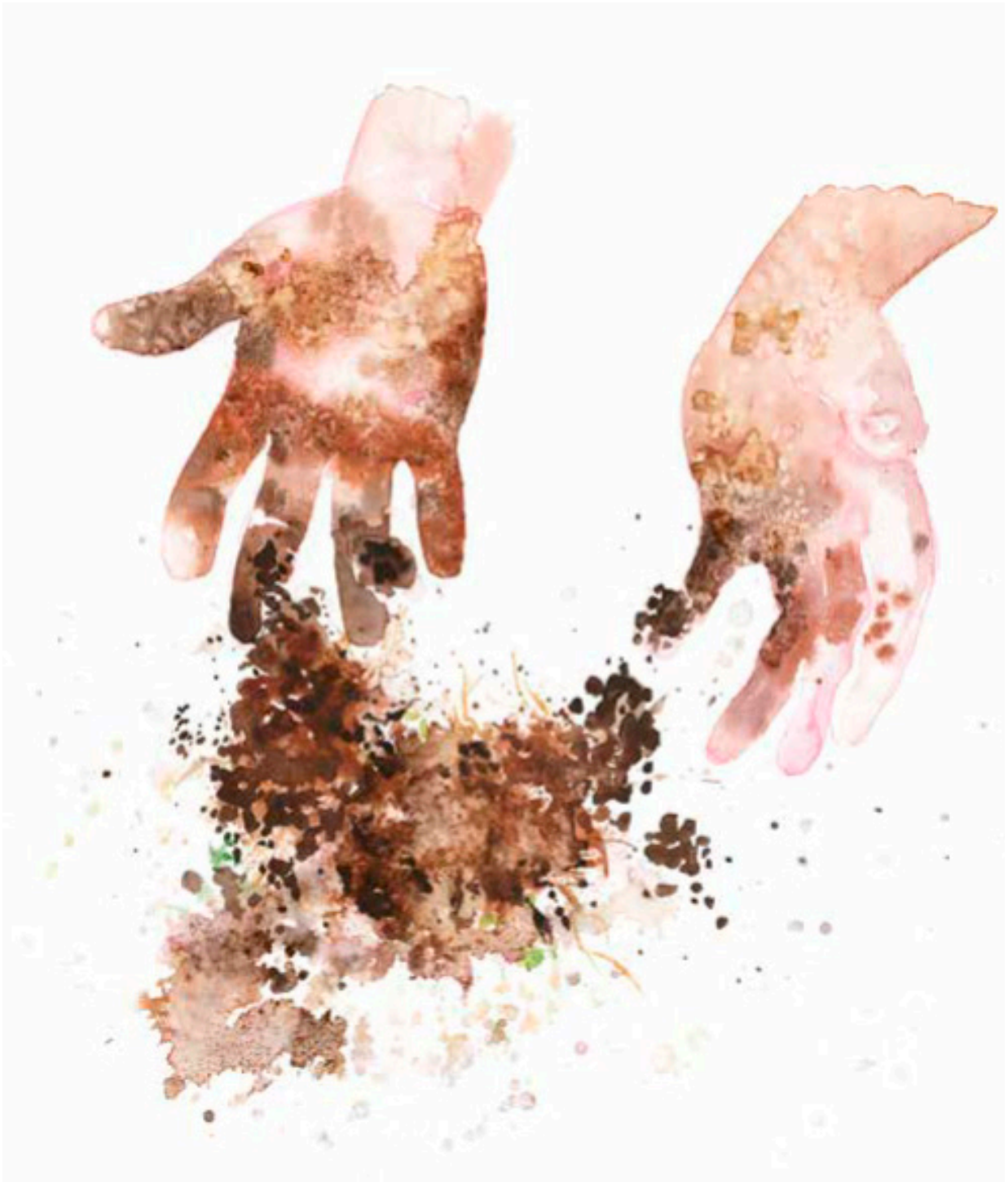


illustration : [Fanny Delqué](#)



illustration : [Fanny Delqué](#)

Brumes rauques

Quitter la ville, les chariots de supermarché, la précarité sur roulettes. Pour le partage d'une échappée belle entre brume et lumière, un fragment de vie à la recherche du sauvage, en quête de l'invisible.

C'est un matin de brumes rauques. Pourtant à 4 heures du matin le ciel était encore étoilé. Un cerf plus démonstratif que les autres m'avait tiré de mon sommeil. S'extirper du sac de couchage, écarter les branches du sapin qui m'a servi de repli pour la nuit et le voilà, bramant à quelques mètres, un croissant de lune et la voie lactée pour seul éclairage. Une ombre chinoise dans la nuit alsacienne.

La plainte rebondit sur l'autre versant, revient par la combe et c'est reparti pour un tour. De partout, les mâles malades de désir se répondent. Avant de replonger dans mon duvet, je me fais pour l'aube tout un cinéma de lumières rasantes sur des cerfs de rêve... Et puis la brume, ou les nuages, peu importe. En tout cas on n'y voit pas à plus d'une dizaine de mètres. Au lever du jour, plus question de prendre le moindre cliché. Deux biches passent assez près, à la fois nonchalantes et vigilantes. Je tente malgré tout une mise au point, mais l'autofocus de mon appareil y perd son japonais et même en mode manuel, impossible de percer la purée de pois.

Dix heures passées. La forêt résonne toujours d'appels incessants. À la faveur du voile brumeux, les vocalises se poursuivent jusque tard dans la matinée : les noctambules jouent les prolongations.

Onze heures. Le soleil ose une lueur mais la laitance résiste. Un douze cors traverse la clairière. Pas lent et tête basse de celui qui s'en revient d'une défaite annoncée. Vers midi, enfin, les brames s'espacent pour finalement s'éteindre. Au loin, une tronçonneuse prend le relais.

Bernard Irrmann

Extrait du livre « Alsace Nature à livre ouvert » page 72

Mare

« Dessine-moi une mare. »

Que faut-il dessiner ?

Une surface d'eau miroitant par endroits. Les épis serrés et pistillés de jaune d'une touffe de carex. Ou les prêles sortant de l'eau en un échagement d'échelles à demi transparentes. Ou peut-être, comme un regroupement de flamants minuscules, un îlot de renouées flottantes.

Si c'est une ancienne glaisière, les bords sont dépouillés. Ce serait commode. Mais faire alors l'économie du petit sonneur à tête triangulaire et au ventre solaire deviendrait impossible.

Si c'est un ancien déversoir il faudrait se donner la peine du cresson grenu et celle de la dorine auréolée.

Si c'est un vieux lavoir, il ne faudrait pas oublier, du côté le plus sombre, les saules et leurs vols d'éphémères.

Que faut-il dessiner ?

Une libellule. Laquelle ? Peut-être un Sympètre rouge au corps étroitement cintré. Peut-être le fuseau bleu, les ailes en tuile quatre fois ponctuées de la Libellule déprimée.

Une grenouille bien sûr ! Verte de préférence. L'œil est tout rond, proéminent. Les pattes de devant s'arquent vers le menton et aboutissent à de petites mains, celles de derrière se replient deux fois.

Il ne faudrait pas oublier non plus le corps étroit, les six longues pattes de l'hydromètre glissant sur l'eau, la toupie oblongue d'un dytique faisant sa vrille vers les profondeurs invisibles.

Un triton. Il faudrait à coup sûr faire paraître un triton : le long corps arqué, les pattes palmées, le ventre satiné...

Et il faudrait encore pouvoir dessiner, au moins un peu, ce qu'on entend, le laisser supposer : figurer sur les tempes de la grenouille les deux baudruches sonores, peindre un froissement d'ailes autour des libellules...

Dessine-moi une mare.

- C'est difficile !
- Alors creuse-moi une mare. »



Petit lexique alsacien de la mare :

La Grenouille verte est d'r Wàsserfrosch, « la grenouille de l'eau ». La Grenouille rousse est nommée Gràs frosch, « la grenouille de l'herbe » et aussi Wéinterfrosch, « la grenouille d'hiver ». La très jolie Rainette verte est s'Làibfreschla, « la petite grenouille des feuillages » et le têtard, d'r Molli, de sorte que si quelqu'un se montre têtu on dira de lui qu'il a une tête de têtard, a Mollikopf. On dit Molch aussi bien pour le triton que pour la salamandre mais la désignation Wàsserkalwala « le petit veau d'eau » est aussi attestée pour le premier et Haïzkärwer, « le cops chauffant » pour le second. La libellule est tout simplement appelée d'Libella. Le nénuphar porte le nom très poétique de Wàsserrosa, « la rose d'eau ».

Gérard Freitag

Extrait du livre « L'Alsace Nature » page 81-83

Illustration - **Carioline Koehly**

Utopies ?

- La diversité des paysages alsaciens (montagne vosgienne, collines gréseuses et calcaires, plaines à lœss, hardts, rieds et Rhin) est parvenue à une expression optimale de ses vocations naturelles. La culture des sols, en dialogue permanent avec leurs ressources spécifiques, a trouvé en eux assez de bons auxiliaires pour pouvoir renoncer aux amendements néfastes et aux traitements dangereux. L'impact de l'activité humaine est compensé positivement et s'avère être un facteur de biodiversité.
- Les leçons de l'urbanisation inconsidérée ont été bien comprises. Les structures nouvelles ont été implantées si judicieusement qu'elles occupent la place de celles, hors de fonction, qu'elles remplacent. Une partie de l'espace dévoré durant plusieurs décennies a été patiemment regagné. Devant le nombre d'îlots remarquables qui ressurgissent partout, le Conservatoire des Sites Alsaciens ne sait plus trop où donner de la tête.
- Tout le monde a compris depuis belle lurette que le Hamster, le Courlis, la Chouette chevêche, l'Iris de Sibérie, l'Ophrys-abeille, le Grand coq de bruyère, les vieux arbres creux, le Castor, le Hérisson, la jolie Rainette verte n'étaient pas des êtres fétiches logés dans les esprits de quelques intégristes. Chacun est bien content de les retrouver à leur place comme les signes réconfortants d'une activité humaine respectueuse, saine et durable.
- La Route des Crêtes est une longue promenade vers laquelle conduisent des navettes. On admire de là-haut, à pied, à vélo, en patins à roulettes la succession des grands plis bleus boisés. On sent sous ses pieds la montagne enfin reconnaissante.
- Les fonctions écologiques des milieux naturels (régulation et filtrage des eaux, protection des sols contre l'érosion, combat contre l'effet de serre, réceptacle des auxiliaires naturels de l'agriculture, influence sur la santé humaine, stimulation psychologique...) sont devenues des données économiques de première importance.
- Élargissant les prescriptions initiées en 1982, l'ensemble du territoire alsacien est classé en Zone Naturelle d'Intérêt Écologique, Faunistique et Floristique (ZNIEFF). Car qu'est-ce qui n'y est pas d'intérêt écologique, faunistique et floristique ?

- Tous les décideurs d'Alsace sont devenus de bons connaisseurs en hydrologie et en géologie. Des atlas décrivant les oiseaux, les plantes, les insectes, les batraciens, les poissons figurent à portée de main sur leurs étagères de travail. Ils ne prennent pas leurs décisions d'aménageurs du territoire sans les consulter. Ils ont parfaitement conscience de l'importance biologique, économique et affective de la biodiversité et mettent un point d'honneur à démontrer leurs compétences en ce domaine auprès des électeurs qui leur ont confié leurs espaces de vie.
- Les villes alsaciennes ne sont plus des lieux artificiels de consommation refermés sur eux-mêmes. L'urbaniste et l'architecte se sont appliqués à rendre évidente la relation avec leur environnement : l'air, l'eau, les sols, les espaces naturels qui les entourent et dont elles dépendent.
- Les sondages indiquent que les Alsaciens sont des gens heureux. Parmi les facteurs favorables reconnus figurent :
 - le sentiment de sécurité que procure la proximité d'espaces naturels préservés,
 - la conscience de se servir de manière intelligente et sobre de son lieu de vie et des ressources qu'il offre,
 - le bien être psychologique de se savoir en paix avec son environnement.
- Grâce à la volonté de tous les protagonistes, grâce à la qualité du débat démocratique sur l'espace à transmettre aux générations futures, l'Alsace est devenue un exemple européen et international. Chacun s'étonne et cherche à suivre la leçon d'une région qui, surmontant les intérêts immédiats divergents, a su se fixer de vraies perspectives d'avenir.

Gérard Freitag

Extrait du livre « L'Alsace Nature » page 122

Je ne connais pas le nom des arbres (extrait)

[...]

J'ai grandi au bord d'une rivière en face d'une forêt. J'en ai si souvent parcouru les sentiers, longé les rives, que je les suis sans plus y prêter attention, un livre à la main, absorbée dans ma lecture. J'éprouve un grand bonheur à pouvoir concilier ainsi mes deux passions, la lecture et la marche, en forêt de préférence. « Est-ce que vous lisez en marchant ou est-ce que vous marchez en lisant ? »

La question de mon voisin me laissa sans voix, mais je lui promis d'y réfléchir.

[...]

Je ne connais pas les noms des arbres. Ce n'est pas de l'indifférence. C'est juste un constat : je ne sais pas. Ou alors j'ai oublié. Ou ils étaient trop nombreux. Ou il y avait des choses plus importantes à faire, à apprendre, à vivre. Quoi qu'il en soit, je ne me souviens pas qu'on m'ait, un jour, présenté les arbres de la forêt de l'autre côté de la rivière. Après, ça ne m'a jamais empêchée de me promener parmi eux. Ce n'est pas comme s'ils avaient été de parfaits inconnus. Je savais où chacun d'eux se trouvait, combien de temps il fallait pour arriver à sa hauteur ; ils étaient mes repères, le long du chemin, je m'y reconnaissais grâce à eux – mais leurs noms, ça non, je ne les savais pas.

Si je parle d'eux au passé, c'est parce que cela fait un moment que nous nous sommes perdus de vue. Certains d'entre eux sont tombés lors de la tempête de 1999. Ça avait été terrible de les voir allongés côte à côte sur l'autre rive, face à la maison de mon enfance, ces géants que je croyais immortels. Lothar les avait renversés comme les pièces d'un décor en carton-pâte, un vrai champ de bataille. Bientôt ils disparaîtraient du paysage, et de nos conversations. Et la rivière au milieu continuerait à couler, imperturbable.

Si je parle d'eux au passé, c'est aussi parce que je n'habite plus au bord de la rivière en face de la forêt depuis longtemps, et même, la maison de mon enfance n'existe plus. La restaurer aurait coûté trop cher et puis il fallait aller de l'avant, s'occuper des arbres qui restaient debout, construire du neuf, enfin ! N'en parlons plus, comme on dit chez nous. Éloge de la fuite, écrivait Henri Laborit.

Mais les choses n'étaient pas aussi simples. D'abord, la tempête de 1999 n'était pas la première et ne serait pas la dernière, ni chez nous, ni ailleurs. Et puis, aller de l'avant c'était aussi aller dans le mur, chez nous comme ailleurs. Et, enfin, pour finir, fuir... où ? Il n'y a pas d'ailleurs, nous n'avons pas d'autre Terre d'accueil. L'avions-nous oublié ?

[...]

Aline Martin

Extrait du livre « Alsace Nature à livre ouvert » page 84-86



illustration : [Fanny Delqué](#)

Matins blêmes

Quand tout est flou parce qu'on n'a pas dormi, que nos pensées sont en abrégé, il faut sortir... Voir si le fleuve a envahi le bois.

Se mirer dans le gribouillis de la campagne blême et brumeuse des petits matins.

Déplier les élytres de terre argileuse collés à nos pieds pour laisser se déployer les ailes du désir.

Sectionner la ficelle assiégeant notre cerveau transi et s'immerger dans le pâle halo de clarté humide.

Plonger dans les touffes miel des mottes de carex coupantes et ruisse-lantes, franchir les bras morts du purgatoire, se perdre dans le labyrinthe des essences boisées, respirer l'ivresse des paroles hiéroglyphes de la nature et laisser le soleil levant darder ses crayons de couleur sur le dessin de notre âme.

Se laver de nos putréfactions hivernales en se gorgeant d'air embaumé.

Absorber l'horizon.

Savourer la frénésie du réveil de la vie.

Dévorer les promesses de l'aurore.

Se nourrir de la lumière blanche des brouillards somnolents.

Saliver des mystères de l'aube quand s'étirole la métamorphose des branchus en loups-garous compromettants...

S'allier à la nature pour débloquer nos corps protocolaires, nos pensées homologuées. Y déterrer notre intuition originelle.

Agnès Pécheux

Extrait du livre « Alsace Nature à livre ouvert » page 98

Kugelhopf

Vous connaissez ? Tout le monde connaît. Un mariage, un enterrement, une réception, une inauguration et voilà que paraît, grassement nervurée, toute crénelée d'amandes, la petite tour débonnaire du Kugelhopf.

Votre ennemi juré se trouve devant vous. Vous auriez refusé de trinquer avec lui. Mais vous le voyez manger sa tranche de Kugelhopf avec un art tellement consommé ! En s'y prenant comme vous-même, gardant pour la fin, pour la toute dernière bouchée le morceau à l'amande... Et vous voilà tout à coup pris d'un doute : « Il ne peut pas être si mauvais que ça. Il sait si bien ce qui est bon ! Il doit avoir lui-même après tout un bon fond ! »

C'est une pâtisserie pacificatrice. C'est là son plus grand pouvoir.

Elle éveille en vous une connivence secrète. Elle fait appel à votre âme alsacienne, plus importante après tout que toutes les différences de surface, que toutes les passagères acrimonies. Et c'est pourquoi elle paraît aussi dans les situations quelque peu périlleuses.

Vous n'étiez pas d'accord du tout ! Cette présentation, cette inauguration, cette réception allaient à l'encontre de toutes vos opinions ! Les promoteurs du projet vous étaient détestables ! Mais celui qui vous sert un si bon Kugelhopf ne saurait concevoir des projets entièrement mauvais, n'avoir que des intentions néfastes. Quelque chose vous aura échappé. Vous voilà pris d'un doute. C'est là le pouvoir d'une viennoiserie tout à fait politique.

Gérard Freitag

Extrait du livre « L'Alsace Nature » page 71

Le Génie végétal

A-t-elle un nom cette part de moi-même que la nature interroge dans tout ce qu'elle met sur mon chemin ? « Curiosité » serait le mot le plus commode. Mais je sens bien qu'il ne recouvre que mal ce dont il est question. Je ne m'y reconnais pas très bien. Car la curiosité, après tout, ce n'est qu'un luxe de l'existence, un raffinement.

Le génie végétal (de même qu'on parle de génie militaire ou de génie civil pour rendre compte de compétences, d'inventivité, de capacités techniques, de maîtrise des moyens et de leur mise en œuvre) interpelle à coup sûr ma curiosité. Mais celle-ci n'est en quelque sorte, et je le sens bien, qu'un point d'accroche pour une motivation beaucoup plus exigeante.

Comment les plantes se donnent le moyen de vivre en longueur, les stratégies qu'elles mettent en œuvre pour assurer leur pérennité tout en échappant aux dangers de l'autofécondation, comment des champignons collaborent avec des racines d'arbres, ces questions trouvent en moi, c'est certain, un écho plus chaleureux que la curiosité. De l'admiration alors ? Sans aucun doute. Mais sans doute aussi quelque chose de plus encore et dépassant l'admiration. Ou se trouvant quelque part en deçà d'elle. Plus primitif qu'elle. Plus élémentaire qu'elle.

Comment vivre en longueur

Lorsque les pieds sont fixés dans la terre et que l'on veut gagner de la hauteur, il faut, avant tout, résoudre deux problèmes : surmonter les lois de la pesanteur, trouver le moyen de donner de la conductibilité à une existence étirée en longueur. Le reste dépend des moyens investis, soit en solidité, soit en ingéniosité.

Les arbres ont mis le paquet, si j'ose dire, dans la solidité. Ils s'agrandissent chaque année par cercles concentriques. Les parties vives remplacent les plus anciennes dans leurs fonctions de transport de sève. Les cernes inertes sont compactés vers l'intérieur sous forme de bois. Les arbres peuvent at-

teindre ainsi des hauteurs vertigineuses.

Ils ont misé sur la solidité en tout, pour la conquête de la lumière, pour la pérennité et pour les flux de sève circulant dans les fibres.

Les plantes qui prospèrent selon le principe des lianes s'y prennent tout autrement. Au lieu d'être regroupées en un houppier comme chez les arbres, les feuilles sont disposées tout le long de la plante et la nourrissent étage par étage. Et pour ce qui en est de la solidité, au lieu de ne compter que sur leurs propres moyens, elles empruntent la solidité des autres. On en connaît quelques-unes : le lierre, la clématite, le houblon...

La Bryone dioïque, plus frêle que les trois autres, est un prodige d'inventivité. Celle qui prospère chez nous, presque sous nos fenêtres, s'est glissée d'abord parmi un groseillier. Puis elle a pris pour support les branches d'un fruitier. Elle dépasse les six mètres en longueur pour une section, dans la partie la plus épaisse de sa tige, d'un centimètre à peine. Elle est donc pour le moins six cents fois plus longue que large, sans compter quelques bifurcations à gauche, à droite. Mais, grâce à des vrilles hautement performantes, elle serpente à travers l'air et la végétation avec beaucoup d'aisance et de confiance.

[...]

Étonnantes racines

Les racines, c'est la partie souterraine de l'arbre, la partie tellurique, quand les branches et le feuillage en sont l'aérienne exaltation. Le vent caresse ou agite les frondaisons, fait se mouvoir les branches et quelquefois ployer les troncs. Les racines sont là pour cramponner dans la terre tout ce grand édifice défiant l'air et les intempéries.

[...]

On sait aussi désormais que les arbres communiquent entre eux par les racines, transmettant grâce à elles non seulement des substances mais aussi



des informations. Et le mycélium des champignons, prolongeant le réseau des radicelles déjà fortement ramifié, les y aide à nouveau. Le même auteur écrit que les champignons sont l'internet de la forêt.

Un arbre pourrait bien être aussi volumineux sous terre que par ses branches et son feuillage. La paléontologie a mis en évidence l'unicité étonnante de cette créature démesurée qu'est l'arbre. Les cellules de feuilles et de racines trouvées sur de très anciens arbres fossiles se ressembleraient beaucoup. Cette parenté initiale expliquerait même que lorsqu'en automne la partie aérienne perd son feuillage, le volume des radicelles se rétracte aussi.

Depuis leurs plus hautes branches jusqu'à leurs racines secrètes, les arbres seraient donc, de surcroît, des êtres symétriques.



Cette part de moi-même faite pour s'étonner du génie végétal – comme elle s'étonne des métamorphoses, des ailes des papillons ou du chant des oiseaux – en quoi, après tout, consiste-t-elle ?

Je crois en fin de compte que c'est dans un besoin de justification : avoir vu et compris ce qu'il y avait à voir et à comprendre pour moi pendant que j'étais là... avoir su prendre tout ce qu'il y avait à prendre – leçons et émotions – lorsque j'étais vivant au milieu du vivant... ne pas avoir démerité. Avoir su me montrer, en quelque sorte, à la hauteur de la situation.

Gérard Freitag

Extrait du livre « Alsace Nature à livre ouvert » page 46 à 50

illustration : **Fanny Delqué**

Digues

Murs de soutènement, enrochements, canaux, écluses et chemins de halage ! L'endiguement sous toutes ses formes a imprimé en Alsace sa réalité forte d'entraves à l'eau. Les raisons sont diverses mais toutes bien connues : les besoins de la navigation, la production d'hydroélectricité, la lutte contre les inondations, la préservation des terres constructibles et agricoles se sont conjugués pour aboutir à un réseau de plusieurs centaines de kilomètres de digues sur notre territoire régional.

Il est particulièrement important dans le Haut-Rhin : les affluents vosgiens du Rhin, comme l'Ill, la Thur, la Fecht et la Doller, sont partiellement emprisonnés entre des berges artificielles.

Le Rhin est lui-même canalisé sur une partie importante de son cours.

Le temps où les digues nous donnent leurs vraies leçons est arrivé pourtant ! Nous nous apercevons que tant de travaux pour contraindre les eaux ont aussi leurs effets négatifs.

La rivière, corsetée entre ses berges, est privée d'exutoire pour ses grandes eaux et la force des crues en aval s'en trouve renforcée. Les parties endiguées étant soustraites à l'érosion latérale, celle-ci en devient plus incisive sur les parties non aménagées.

Restreindre le cours d'eau en lui interdisant les terres inondables revient par ailleurs à supprimer des zones de recharge de la nappe phréatique.

L'endiguement se traduit sur les milieux naturels par un appauvrissement. Les drainages et aménagements, s'ils ne font pas disparaître de façon pure et simple des écosystèmes d'une grande richesse, affaiblissent en tout cas leur rôle de corridors biologiques dans des espaces déjà fortement cloisonnés. Le territoire des plantes et animaux inféodés à l'eau (poissons, amphibiens, oiseaux, insectes, mollusques, crustacés...) en est interrompu et perturbé. Le dysfonctionnement que l'artificialisation substitue à l'ancien équilibre régulateur favorise d'ailleurs l'installation des plantes invasives comme la Renouée du Japon.

Enfin le travail de filtration et d'épuration des eaux grâce aux échanges avec les berges naturelles est reconnu, mais leur dégradation par les travaux de canalisation les rend souvent inopérantes.

Rendre leur liberté aux rivières n'est donc pas un rêve mais une nécessité redécouverte. « La préservation d'un espace de liberté – ou espace de mobilité – des cours d'eau » constitue pour cette raison une préconisation fondamentale du Schéma directeur d'aménagement et de gestion des eaux du bassin nous concernant.

Les méthodes prenant en compte la dynamique des rivières et définissant l'étendue de divagation encore disponible pour leur travail complexe de régulation existent d'ailleurs. Mises en œuvre, elles s'avèrent efficaces et moins coûteuses que la surveillance des cours d'eaux aménagés et l'entretien de leurs ouvrages.

Et – avouons-le enfin – notre imaginaire qui ne nous avait pas trompés et dans lequel les en-diguements n'auront jamais éveillé que de la méfiance se sentira bien plus à l'aise aussi dans ce chevelu d'eau, de berges et de galets et, pour tout dire, dans le domaine de la rivière à la fin retrouvée au moins ici ou là.

Quelques jolis noms d'habitants des cours d'eau et de leurs berges :

La **Bergeronnette des ruisseaux** encore nommée Hochequeue ou Lavandière, d'Bàchstelsa en alsacien : « l'échasse de ruisseau ».

Le **Cincle plongeur** qui sait marcher sous les courants et puis en resurgir comme une pierre de fond subitement vivante, d'Wässeràmsel : « le merle d'eau ».

Le **Martin pêcheur**, minéral et incandescent, d'r lssvogel : « l'oiseau de glace ».

L'**Hydromètre** qui fait glisser sur les nappes d'eau calme son corps d'insecte étroit, d'r Wàsserlàifer : « le marcheur d'eau ».

Gérard Freitag

Extrait du livre « L'Alsace Nature » page 30



Illustration - Vincent Coudeyre D-Graph

Hérisson

Petit mammifère très hirsute. Le visage seul apparaît découvert. Les yeux, la truffe sont noirs, celle-ci toujours humide. On ne voit pas sa trace sur la neige car il dort en hiver.

On le rencontre surtout le long des routes, à l'état mort.

Victimes innocentes ? Ou le font-ils exprès ? Pas croyable quand même de s'y prendre tout le temps aussi mal !

Car commence alors pour l'automobiliste un dialogue intérieur assez désagréable.

Sa culpabilité et son agacement y tirent des feux croisés.

On ne peut tout de même pas bloquer toutes les routes pour que les hérissons puissent y circuler à l'aise ! On ne peut tout de même pas arrêter le progrès pour que vivent les hérissons !

Les effets du roadkill le mettent mal à l'aise.

Il se souvient presque en même temps de son enfance dans le fond d'un jardin, de la nichée de bogues hérissées cachée sous la bardane. Si tout avait pu en demeurer là ! Si les routes avaient pu ne jamais exister ! Cette hâte permanente ! Ces rendez-vous tout le temps en attente ! Ce jardin autrefois retiré et maintenant lui-même au bord d'une trop grande route !

Et le syndrome inconfortable du hérisson jette en lui ses racines.

Si j'étais psychanalyste, je mettrais le hérisson en enseigne au-dessus de ma porte.

« Dites-moi à quoi le mot hérisson vous fait penser ? »

Mais on a déjà fait de lui l'emblème d'une association pensant que le progrès ne va pas toujours de pair avec la mauvaise conscience, qui ne se met vraiment en boule que lorsqu'on veut lui imposer à tout prix le contraire.

Ce qui arrive quand même de temps en temps.

Gérard Freitag

Extrait du livre « L'Alsace Nature » page 55

Ces textes sont offerts librement à toutes celles et ceux qui souhaitent les faire vivre : associations, bénévoles, organisateurs d'événements ou simples amoureux du vivant. Qu'ils vous servent d'appui, d'élan ou de passerelle pour inviter le public à réfléchir, ressentir et, peut-être, passer à l'action. Nous vous demandons simplement de citer les auteurs si vous les utilisez. La culture aussi peut être un geste de protection de la nature : elle ouvre des chemins intérieurs qui mènent vers l'engagement.

La réalisation de ce recueil a été rendue possible grâce au soutien financier de l'Office Français de la Biodiversité (OFB), que nous remercions chaleureusement. Nous exprimons également notre gratitude aux auteurs bénévoles des ouvrages dont sont issus ces textes : leur générosité, leur sensibilité et leur engagement donnent à ce projet toute sa force.

Si ces extraits vous ont touchés ou que vous souhaitez aller plus loin, vous pouvez découvrir d'autres textes, d'autres voix et d'autres regards dans nos ouvrages Alsace Nature et Alsace Nature – À livre ouvert. Ils sont disponibles pour toute personne désireuse de poursuivre cette aventure sensible et militante.